

LE CANCANN.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.—No. 1.

QUEBEC, VENDREDI, 12 AVRIL 1878

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

BULLETON DU 'CANSANN'

LA MARCHÉ D'ÉPIQUE

Par ENRIQUEL GONZALEZ.

I

Le 1er septembre 1706, Charles XII, roi de Suède, entra en Saxe à la tête d'une armée de quarante mille hommes et planta en toute confiance le drapeau de l'évêché de Romsburg, à Lutzen, près de la campagne de Lutzen, champ de bataille illustré, devant l'expression de Voltaire, par la victoire et la mort de Gustave Adolphe.

Trop faible pour oser tenter de se défendre, la petite ville de Lutzen était compromise d'ouvrir ses portes à ce vainqueur. Par cet acte de soumission, elle se plaça sous la protection de Charles et s'exempta du pillage.

D'après la tradition suédoise, les troupes victorieuses étaient soumises à la discipline la plus sévère. Elles ne prenaient pas à sue les villes prises, l'assaut avant d'en avoir reçu la permission; elles allaient même au pillage comme à la bataille, avec ordre, de le quittaient au premier signal. C'était d'un fort bel exemple!

Cependant les Saxons, de leur côté, se sont plaints souvent des affreux dégâts commis dans leur pays par ces soldats si admirablement disciplinés. Entre des assertions contraires, l'historien, eût-il tout l'esprit de Voltaire, peut se trouver embarrassé. Un fait assez singulier qui se passa à Lutzen, à l'époque dont nous parlons, donnera peut-être la clef de ces contradictions. On admettra ensuite, si l'on veut, que l'exception confirme la règle, suivant l'axiome grammatical.

Le hasard voulut que, le jour même de la reddition de Lutzen, vers huit heures du soir, un soldat qui se trouvait de planton à la tête de la tente du général Renschildt surprit le mot de passe et le mot d'ordre que le major de service transmettait à l'un des gentilshommes de l'armée.

Il conçut aussitôt le projet de pro-

compromettre la nuit, et aller avec quelques uns de ses camarades piller la ville ennemie.

Cet homme, qu'on appelait Hermann ou Edmann, servait dans la compagnie comme colonel du 1er bataillon de grenadiers, il était d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne, dont il se servait volontiers pour rançonner le paysan ou filouter impudemment ses camarades au jeu. Il était fataliste comme un Turc, avide comme un juif et cruel comme un Albanais. Il aimait passionnément le jeu et le vin, mais le jeu n'a pu plus que le vin. Pour un souper il eût vendu son âme, et s'il aimait la guerre, croyez bien qu'il n'y voyait qu'un excellent prétexte de mensonge et de pillage. Les cicatrices profondes qui balafrèrent son visage et ses regards obliques luisant sous d'épais sourcils rouges, donnaient à l'ensemble de sa physionomie un caractère menaçant et féroce, malgré la finesse particulière qu'il eût eue presque toujours. En un mot, c'était un de ces hommes dont l'aspect inquiète même les gens qui s'appellent leurs amis.

Dès que Hermann fut relevé de sa faction, il alla rôler autour du camp, entrant dans toutes les cantines qui s'ouvraient sur son chemin. La plupart étaient remplies de soldats qui jouaient en buvant, car on n'avait pas songé à la retraite. En moins de deux heures, ce héros de corps de main recruta près de cent hommes choisis à son image, c'est-à-dire tous gens de sac et de corde, qui jurèrent de le secourir ou d'y laisser leurs os.

Vers minuit, les compagnons de Hermann, quoique disséminés dans le camp, sortirent sans bruit de leurs baraques et se réunirent dans le voisinage d'un parc d'artillerie qu'ils avaient choisi pour lieu de rendez-vous.

De ce parc, le petit peloton, précédé d'un jeune tambour qui portait effrontément un faulx, traversa toutes les lignes des sentinelles en échangeant de distance en distance le mot d'ordre et le mot de passe, et arriva ainsi jusqu'aux portes de Lutzen.

Le trajet s'était effectué sans échanger une seule parole; il y avait quelque chose de morne et de sombre dans l'attitude de tous ces hommes; non, certes, qu'ils eussent peur, eux qui avaient cent fois affronté le feu de l'ennemi sans reculer d'une semelle, mais ils éprouvaient pour la plupart cette inquiétude vague, ce pressentiment sinistre qui nous étroit le cœur

au moment où nous allons accomplir une mauvaise action.

Hermann s'en aperçut, et, haussant les épaules de pitié, il se plaça au centre de ses compagnons:

— Enfants, leur dit-il d'un ton bref, beaucoup d'entre vous nous ont accompagnés sans savoir au juste de quoi il s'agit. Tant pis pour eux! Il est trop tard maintenant pour faire demi-tour; le vin est versé, il faut le boire! Sachez donc que le but de cette petite promenade nocturne est tout simplement le pillage de Lutzen, en famille, et sans trop faire de tapage.

Un murmure approbateur accueillit l'éloquence du grenadier; il retroussa ses moustaches rouges et poursuivit:

— Nous allons diviser nos troupes en quatre bandes; qui entrera dans la ville par les quatre faubourgs. Que minuit soit le signal du pillage! Mais quand une fois nous aurons pénétré dans une maison par violence ou par ruse, point de faiblesse, camarades! Ne vous laissez point troubler par les menaces des hommes, les exclamations des femmes et les pleurs des enfants. Débarrassons-nous seulement de ceux à qui tenteraient de s'échapper ou d'appeler leurs voisins à l'aide! Mais surtout pas de bruit: à l'arme blanche, un seul coup de mousquet imprudemment tiré peut compromettre le succès de l'entreprise en mettant notre garnison sur pied. Maintenant, réparons-nous. Chacun pour soi!

Les bandes se séparèrent et disparurent bientôt au milieu de l'obscurité qui était profonde, car la lune venait de se cacher derrière de gros nuages noirs, et la pluie commençait à tomber fine et glaciale.

Minuit était à peine sonné qu'on vit, dans certaines maisons, les fenêtres s'illuminer brusquement, et des lumières courir de chambre en chambre, d'étage en étage.

De temps à autres, quelques habitants réveillés en sursaut, entrebâillaient timidement leurs volets pour plonger un regard effaré dans la rue: mais ils disparaissaient aussitôt, épouvantés des meurtres qui s'accomplissaient sous leurs yeux.

Tout à coup une ombre blanche, qui descendit en courant de la hauteur des faubourgs, passa comme une vision au milieu d'un groupe de Suédois. A cinquante pas derrière elle venait la bande d'Hermann, qui passa à son tour rapide et haletante comme une meute à la poursuite d'un faon.

C'était une jeune fille dont les pil-lards avaient surpris l'asile, et qui, troublée si étrangement dans son sommeil, s'était enfuie à demi nue, en se laissant glisser de son balcon dans la rue. Blonde comme un épi de blé, avec de grands yeux bleus qu'ombrageaient de soyeux cils noirs, elle avait des joues presque aussi roses que ses petites lèvres mutines. D'abord éblouie de sa rare beauté, les soldats qui avaient les premiers forcé la porte de sa chambre étaient restés stupéfaits de cette courageuse action; ils s'étaient élan-cés sur ses traces, entraînant avec eux le reste de la bande. Hermann les suivait en grommelant:

— Le diable soit de la pécore! Mais il faut bien empêcher cette folle de semer l'alarme par la ville, et de nous faire tous écharper.

Après vingt détours, et gagnant toujours du terrain, la jeune fille tourna brusquement à gauche, s'engagea dans une ruelle étroite et sombre, et, s'arrêtant devant une petite porte vermouluée qui donnait sur un jardin, elle y frappa avec force en criant d'une voix étouffée:

— Eric! Eric! sauvez-moi!

Au son argentin de cette voix, la petite porte du jardin s'ouvrit comme par enchantement, et la fugitive presque folle de terreur, se jeta toute frémissante dans les bras de celui qu'elle avait appelé.

Eric, son fiancé sans doute, était un beau jeune homme à taille élancée, à la moustache blonde, au nez aquilin, et dont la physionomie fière et hardie était encore rehaussée par le brillant uniforme d'officier saxon qu'il avait endossé à la hâte en entendant les premiers coups de feu.

— Que s'est-il donc passé Marguerite? demanda-t-il. Qui donc a osé vous faire outrage, à vous, chère orpheline aimée et estimée de tous?

— Les soldats du camp d'Altrantatd sont entrés tout à l'heure dans notre maison, Eric! répondit-elle à voix basse.

— C'est impossible, dit le Saxon en souriant; vous avez fait un mauvais rêve, Marguerite. Lutzen s'est rendu au roi de Suède, et Charles XII n'a pas l'habitude de tromper ses ennemis.

— Silence, Eric! interrompit la jeune fille avec angoisse, ils viennent... Ecoutez, les voici!

Ému de sa terreur, l'officier tira son épée et prêta l'oreille. Il entendit en effet dans la ruelle un bruit de pas